

A PROPOS

D'une mort d'hier.

Si la vénérable Mlle Dosne qui vient de mourir avait vécu quelques jours de plus, elle eût pu être témoin des brèves minces péripéties du Congrès de Versailles et de ce spectacle, sans doute, eût ramené dans sa mémoire le souvenir d'une journée bien autrement émouvante, la journée du 17 février 1871, où, en des circonstances tragiques, son illustre beau-frère Thiers fut élu à l'unanimité, par l'Assemblée nationale réunie à Bordeaux, chef du pouvoir exécutif de la République française.

Le soir du même jour, dans l'appartement que le nouvel élu occupait à l'"hôtel de France", tout ce qui comptait dans la personne politique et parlementaire du moment, ainsi que les membres du corps diplomatique, lui apportèrent, en attendant les manifestations officielles, leurs félicitations et leurs hommages. Tout le monde l'appela déjà "Monsieur le Président". Bien que le vote de l'Assemblée ne lui eût pas donné ce titre, il était pour tous le chef incontesté du gouvernement; il était pour longtemps. En vue de l'œuvre immense qui s'imposait à elle: la paix à conclure et la France à réorganiser, c'est d'elle que l'Assemblée qui venait de l'élire, bien tôt alors de vouloir lui imposer des directions, en attendant.

La pénurie des hommes d'Etat capables de gouverner le pays et de l'aider à traverser cette crise effroyable se faisait à cette époque cruellement sentir. Ceux qui avaient brillé sous les régimes précédents étaient ou morts, ou trop vieux, ou irrévocablement compromis; les maréchaux de France, parmi lesquels on eût pu trouver un chef de gouvernement, étaient captifs en Allemagne, et parmi les membres de la Défense nationale, on n'en comptait pas un qui semblât de taille à mener à bonne fin l'œuvre de paix, de délivrance et de réorganisation que demandait le pays.

Thiers, au contraire, présentait son passé comme titre à la confiance nationale. Ceux mêmes qui lui avaient reproché le caractère révolutionnaire de ses premiers actes d'homme public et les tendances de sa politique, lors de ses récents passages au pouvoir sous Louis-Philippe, ne méconnaissaient pas qu'après 1848 et sous l'Empire, il s'était conduit en conservateur, en libéral, en bon Français. Ils n'oubliaient pas les discours prononcés par lui à la tribune du Corps législatif, révélateurs d'un esprit sensé, prévoyant, modéré, qu'avaient assés l'expérience et l'étude, ni l'œuvre d'historien où il s'était toujours si visiblement inspiré de son amour pour la France en tirant du tableau sensationnel des événements passés de grandes leçons en vue de l'avenir.

En outre, ils savaient quelles amitiés précieuses il comptait en Europe, le respect dont il jouissait dans toutes les Cours. Le souvenir — trop récent pour qu'on l'oublie — du dévouement patriotique avec lequel, au mois d'octobre précédent, il avait affronté, malgré son âge, les fatigues et les périls d'un voyage lointain, et s'était efforcé de tirer parti, au profit de son pays vaincu, de ses relations et de ses amitiés, ajoutait à son prestige. Considéré comme l'homme unique, l'homme nécessaire, il s'était en quelque sorte imposé, au revoir.

C'est de lui qu'on espérait le salut. Cet espoir, il le sentit chez tous ceux qui virent le féliciter durant la soirée dont je parle, et que j'ai rappelés non pour rechercher les causes du grave dissentiment qui se produisit ensuite à Versailles et qui l'avaient entraîné, mais parce que Mlle Dosne assistait, avec sa sœur Mme Thiers, à cette prise de possession du pouvoir par son beau-frère et que personne, dans ce salon, ne paraissait plus heureux qu'elle de la manifestation dont il était l'objet.

Avant même que, par son mariage, il fût entré dans la famille Dosne, la cadette des deux sœurs, dont il épousa l'aînée, lui avait voué une admiration si profonde, si jalouse, qu'il ajouta, après le mariage, l'affection fraternelle la plus sincère. On peut dire que, dès ce jour, elle n'a vécu que pour son beau-frère et sa sœur. Vivante, elle s'est passionnément dévouée à eux; morte, elle s'est attachée à perpétuer leur mémoire, à tout faire pour que leur souvenir ne s'effaçât pas.

Parmi les témoins des temps déjà lointains de Versailles et de la Présidence de Thiers, qui ne se rappelle avec quel empressement elle s'associait aux témoignages de sollicitude que l'excellente épouse qu'était Mme Thiers prodiguait à son mari? Lorsque le soir, après dîner, dans le salon de la Présidence, où se réunissaient de fondation quelques vieux amis, il s'endormait, Mlle Dosne veillait sur son sommeil, s'appliquant à ce qu'on ne le troublât pas et de même, dans la journée, quand l'heure des repas la réunissait à lui, elle se préoccupait de son bien-être avec le même zèle que sa sœur.

Mais aux soins matériels ne se bornaient pas les marques de son attachement. Elle s'intéressait aussi aux affaires qui absorbaient Thiers, en suivait les diverses phases, en parlait à ses amis pour connaître leur opinion. Elle avait une intelligence aiguë, un esprit fin, pénétrant. Si Thiers eût été homme à demander des conseils, surtout à des femmes, elle eût été capable de lui en donner. Mais il n'en demandait guère. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne s'adressât pas des influences. Il en subissait au contraire et souvent, quoique à son insu. Celle de Mme Thiers s'exerçait dans le domaine des choses matérielles et des affaires de son ménage.

Celle de Mlle Dosne allait plus loin et plus haut, et quoiqu'elle fût discrète, prudente, mesurée, il arrivait au Président d'y obéir, encore qu'on l'eût sans doute surpris et piqué au vif en lui en donnant les preuves. Il appréciait du reste l'intelligence et le dévouement de sa belle-sœur et volontiers l'entretenait de ses projets et de ses vœux. Il en entretenait aussi sa femme. Mais, peut-être ne s'y intéressait-elle pas au même degré que Mlle Dosne, de laquelle elle différait par une plus constante application à la tenue de la maison où les plus infimes détails ne la laissaient pas indifférente. Quelquefois, Thiers, en parlant d'elle, l'appelait "la bourgeoise", et l'épithète lui convenait à merveille. Elle rappelait en effet ces grandes bourgeoises d'autrefois, rangées, économes et ne répugnant pas aux plus humbles devoirs quand ils avaient pour but plus de bien-être et de respectabilité. Si je n'eusse craint d'emprunter au Nouveau Testament ses suggestions images, je dirais volontiers qu'aux yeux de Thiers, sa femme était Marthe, et sa belle-sœur, Marie.

L'évocation d'un souvenir personnel que m'a rappelé la mort de cette noble femme fera plaisir mieux encore ma pensée. Un matin, j'étais dans le cabinet de Barthélemy Saint-Hilaire, placé alors à la tête de la maison politique du Président. Il m'honorait de sa confiance et, souvent, après m'avoir donné les informations qu'en ma qualité de journaliste, je venais lui demander, il mettait la conversation sur quelque autre sujet, allant d'Arizote, dont il était le traducteur, à son patron, le Président Thiers, pour lequel, on le sait, il eût volontiers donné tout son sang. Ce jour-là, il me parla du portrait que venait de faire le Président Mlle Nelly Jacquemart, aujourd'hui Mme Edouard André. Ce portrait, achevé depuis quelques jours, valait au peintre d'annanimes éloges. Barthélemy-Saint-Hilaire me proposa de me le montrer et me conduisit à cet effet dans une pièce qu'à la demande de Mlle Jacquemart, on avait transformé en atelier. Quand nous y entrâmes, Mlle Dosne s'y trouvait avec le baron de Barante, alors député, à qui elle faisait admirer le tableau. A ses commentaires sur l'art dont le peintre avait fait preuve, je compris combien était grande son admiration pour le modèle. Je ne pus me défendre d'en parler à Barante lorsque, quelques instants après, étant sortis ensemble, nous nous trouvâmes seuls. —Oui, c'est un véritable culte qu'elle a voué à son beau-frère, me dit-il, et je ne sais rien de plus touchant. Elle me rappelle, à moi qui ai vécu dans l'intimité de la famille d'Orléans, le dévouement de Madame Adélaïde au roi Louis-Philippe son frère. Malheureusement, la ressemblance s'arrête là non que Mlle Dosne, quoique de moindre envergure que la princesse, n'ait pas, elle aussi, du tact, de la sagesse et ne soit pas femme de tête; mais le Roi n'a jamais pris une résolution importante sans demander conseil à sa sœur, tandis que M. Thiers ne consulta jamais personne.

Je m'empresse d'ajouter qu'à ce moment les orléanistes commençaient à bouder ferme le Président, qu'ils accusaient de ne pas tenir ses promesses et de tromper leurs espérances. Quoiqu'on lui ait souvent reproché une disposition particulière à se croire infailible, je ne suis donc pas très sûr que tout fût rigoureusement exact dans la remarque de mon interlocuteur et qu'elle ne se ressentit pas quelque peu du mécontentement de son parti. Elle prouve tout au moins que le dévouement de Mlle Dosne à son beau-frère, à ce moment déjà, n'était méconnu par personne.

Elle lui en a donné encore d'éclatants témoignages après l'avoir perdu, et notamment en s'appliquant à parer sa mémoire de tout ce qui pouvait contribuer à la grandir devant la postérité. Ce fut la tâche et l'honneur des dernières années de sa vie. Nous lui devons la publication des récits où Thiers a raconté son rôle pendant et après la guerre, et de la correspondance émouvante à laquelle elle donna lieu cette libération du territoire qui reste comme son principal titre à la reconnaissance des Français.

On sait enfin que Mlle Dosne, peu de jours avant sa mort, a légué à l'Institution de la place Saint-Georges et les immeubles adjacents, qui lui appartenaient. C'est encore le désir de perpétuer le nom de son illustre beau-frère qui lui a inspiré cette donation. ERNEST DAUDET.

On sait enfin que Mlle Dosne, peu de jours avant sa mort, a légué à l'Institution de la place Saint-Georges et les immeubles adjacents, qui lui appartenaient. C'est encore le désir de perpétuer le nom de son illustre beau-frère qui lui a inspiré cette donation. ERNEST DAUDET.

On sait enfin que Mlle Dosne, peu de jours avant sa mort, a légué à l'Institution de la place Saint-Georges et les immeubles adjacents, qui lui appartenaient. C'est encore le désir de perpétuer le nom de son illustre beau-frère qui lui a inspiré cette donation. ERNEST DAUDET.

On sait enfin que Mlle Dosne, peu de jours avant sa mort, a légué à l'Institution de la place Saint-Georges et les immeubles adjacents, qui lui appartenaient. C'est encore le désir de perpétuer le nom de son illustre beau-frère qui lui a inspiré cette donation. ERNEST DAUDET.

On sait enfin que Mlle Dosne, peu de jours avant sa mort, a légué à l'Institution de la place Saint-Georges et les immeubles adjacents, qui lui appartenaient. C'est encore le désir de perpétuer le nom de son illustre beau-frère qui lui a inspiré cette donation. ERNEST DAUDET.

On sait enfin que Mlle Dosne, peu de jours avant sa mort, a légué à l'Institution de la place Saint-Georges et les immeubles adjacents, qui lui appartenaient. C'est encore le désir de perpétuer le nom de son illustre beau-frère qui lui a inspiré cette donation. ERNEST DAUDET.

On sait enfin que Mlle Dosne, peu de jours avant sa mort, a légué à l'Institution de la place Saint-Georges et les immeubles adjacents, qui lui appartenaient. C'est encore le désir de perpétuer le nom de son illustre beau-frère qui lui a inspiré cette donation. ERNEST DAUDET.

On sait enfin que Mlle Dosne, peu de jours avant sa mort, a légué à l'Institution de la place Saint-Georges et les immeubles adjacents, qui lui appartenaient. C'est encore le désir de perpétuer le nom de son illustre beau-frère qui lui a inspiré cette donation. ERNEST DAUDET.

On sait enfin que Mlle Dosne, peu de jours avant sa mort, a légué à l'Institution de la place Saint-Georges et les immeubles adjacents, qui lui appartenaient. C'est encore le désir de perpétuer le nom de son illustre beau-frère qui lui a inspiré cette donation. ERNEST DAUDET.

On sait enfin que Mlle Dosne, peu de jours avant sa mort, a légué à l'Institution de la place Saint-Georges et les immeubles adjacents, qui lui appartenaient. C'est encore le désir de perpétuer le nom de son illustre beau-frère qui lui a inspiré cette donation. ERNEST DAUDET.

Advertisement for 'L'ALCOHOLINE' by Louisiana Distillery Co., Ltd. It promotes the product as a health and vigor tonic, suitable for use after a bath. The text is in French and includes the company name and address in New Orleans.

Advertisement for Joseph Schwartz Co., Ltd. featuring an image of a bicycle and promoting their 'UNE BONNE VOITURE' (A Good Carriage). The text describes the quality and variety of their vehicles.

Advertisement for Mme Eug. Jacob, a haberdashery and clothing store. It lists various goods and provides the address: No 912 Rue du Canal, près Baronne.

BULLETIN FLUVIAL (River Bulletin) table listing various steamship lines and their schedules. It includes columns for destination, departure times, and agents.

Table listing various shipping companies and their routes, including destinations like New York, Liverpool, and other international ports.

Advertisement for Southern Pacific Railroad, highlighting routes to Texas, California, and New York. It includes the slogan 'THROUGH SLEEPING CARS' and 'All Meals in Dining Cars'.

Advertisement for Louisiana State Railway, featuring routes to New Orleans and other regional destinations. It emphasizes 'THROUGH SLEEPING CARS' and dining services.

Advertisement for Atlanta and New Orleans Short Line, detailing train schedules and services between these two major cities.

Advertisement for Illinois Central R.R. Special Cubain, promoting a special train service with dining and sleeping accommodations.

rant, il me dardéjà quand je suis deux jours sans vous voir... Juges... Et dire qu'on ne pourra seulement pas se donner de ses nouvelles... Il y aura bien un moyen... On ne peut pas s'écrire, cependant... Ce serait mal, d'ailleurs, de le faire en cachette... et ça, jamais je ne vous le demanderais, Française. Mais... quand vous irez au Châtel-Arnaud, où bonne maman vous supplie, pendant ce mois, de venir lui tenir souvent... souvent compagne... avec miss Arabella... — Eh bien! — Philippe vous donnera de mes nouvelles... — Il reste donc, toi? — Oui... à travailler son agrégation... — Au Châtel-Arnaud?... — Sans en sortir... — Miss vaudra toujours aller voir votre grand-mère... — Et, si vous avez, vous... un petit mot gentil... gentil comme vous, à me faire dire par Philippe... — Alors... moi aussi je vais toujours vouloir y aller... au Châtel-Arnaud... Et, comme il était justement derrière un massif de plantes vertes, qui le isolait du châtea... — il se trouvait tout à coup dans les bras l'un de l'autre... — Française... ma chérie...

sa revoir... — Au revoir... Marc... mon cher Marc... Et ils se sauvèrent, tout tremblants, presque confus... de ce baiser d'adieu... qui était aussi un baiser... un premier baiser d'amoureux... — Roberte, mieux renseignée maintenant, avait donné rendez-vous à son fils, non pas à la petite station de Boulois, où ne font halte que les trains omnibus, mais à Saint-Raphé, où s'arrêtent tous les express et tous les rapides. C'est par le train du matin qu'il devait arriver et elle attendait, toute impatiente, toute frémissante, sur le quai de la gare... Enfin, voilà que, depuis un moment, le grand bras rouge du signal s'était abaissé... Voilà que, du côté de Fréjus, apparaissait une bonifiée de fumée blanche précédant le bruit du sifflet... Le rapide, fendant l'air de sa proue adroite, entrant majestueusement en gare... il s'arrêtait... Par une portière qui venait de s'ouvrir une tête apparaissait... souriante... indécise... comme lorsqu'on cherche quelque chose... ou quelqu'un. Et puis un cri... lorsqu'en fin de regard du voyageur avait rencontré le regard de cette fem-

me qui cherchait aussi, errant le long des voitures. — Maman!... — Marc! Et le voyageur avait sauté... tout enroulé de ses bagages à main qu'il laissait assésit tomber sur le quai... pour embrasser éperdument, délicieusement, celle qui avait couru à lui et à laquelle il murmurait toujours, pendant leur étreinte: — Maman... maman. Et puis, pendant que le train repartait du côté de Nice et de l'Italie, c'étaient les premières questions, les premières réponses. — Et tu bien las de cette nuit de chemin de fer, mon pauvre chéri? — J'ai dormi comme dans un lit... — Alors, le voyage a été bon? — Excellent... Et toi, chérie... oui, tu es encore un peu pâlotte... — Je me sens déjà toute gaillarde au bord de l'eau. — Vrai?... Ah! comme nous allons nous y promener... Est-ce une plage, à la villa des Mimosas? — Plage, rochers, il y a tout... tu vas voir ça, mon grand beau petit... — Et comment allons-nous y aller, là-bas?... C'est encore loin, dis. — Ainsi, continua tranquillement M. de Restaud, le comte de

Feuilleton DE L'Abeille de la N. O. LES Vantours de Paris GRAND ROMAN INEDIT PAR CHARLES MEROUVEL DEUXIEME PARTIE Le Roman d'une Honnête Fille. XVI TRAVAUX D'APPROCHE. — Ainsi, continua tranquillement M. de Restaud, le comte de

— Ce que vous avez conservé... parmi les objets soustraits à votre malade... — Je possède bien peu de chose... — Ne vous déshonorez pas par un mensonge indigne de vous... Vous êtes trop intelligent pour avoir tout remis à celui qui vous corrompait avec ses promesses et que vous devez haïr au fond de votre âme... — Si je refusais de vous satisfaire?... Le baron tira sa montre. — Il est cinq heures moins vingt, dit-il. Si je ne lui donne pas de nouveaux ordres, mon cocher est porteur d'un mot pour le commissaire de police. A cinq heures un quart ce magistrat sera ici... J'acquiesça à son projet... — Pourquoi?... — Parce que je ne le permettrai pas. — Et si j'obéis?... — Ce que vous me remettez ne sortira pas de de mes mains. J'arrangerai mes affaires comme je l'estimerai avec M. de Rouvres... Pour madame de Restaud, ce n'est pas d'argent qu'il s'agit... C'est de justice et d'honneur! Je vous affirme que tout sera tenu sous le secret... S'il se commet des indiscrétions, ce sera pas à nous qu'il faudra les imputer... Le ton du baron de Restaud était persuasif; sa parole commandait.

Le docteur Florentin avait trouvé son maître. De plus M. de Restaud faisait vibrer en lui des fibres qui restaient sensibles. Il ajouta: — Je ne vous pas votre châtiement, je ne vous demande que le repentir et je me crois certain que souvent déjà vous avez passé plus d'une nuit sans sommeil. Trahir une femme sans défense, une malade qui vous confiait le soin de sa guérison et sacrifier les intérêts d'un enfant à naître, c'était cruel... Pour moi, je vous pardonne parce que vous avez sauvé la mère et que j'ai pour elle une affection sans bornes... Qu'allez vous faire? Le docteur Florentin se leva. — Vous avez raison, dit-il, j'ai été un misérable... Je ne vous demande rien pour vous livrer ce que vous exigez de moi... Je m'en remets à la générosité de votre caractère. Il ouvrit sa valise. Dans un coin se trouvait un petit coffret contenant quelques lettres et des bijoux presque sans valeur donnés jadis par le duc de Brévières à sa chère Jeanne. — Voilà, dit-il, tout ce qui me reste de ce que j'ai pris dans la chambre de cette malheureuse jeune fille. Je l'avais endormie... Son amie était absente... Tout est à vous. Les lettres seules sont précieuses... Il ajouta avec émotion: — J'ai tout fait pour sauver